

José Angel Valente

Valente ou la restitution au néant

*Mourir peut-être ne sera que cela,
tourner doucement, corps,
le profil de ton visage dans les miroirs
du côté le plus pur de l'ombre.*

José Angel Valente a fait irruption en moi par le texte suivant :

« À PRÉSENT JE SAIS BIEN que tous les deux nous avons eu une enfance commune et partagée, parce que nous sommes morts ensemble. Et le désir me prend d'aller jusqu'au lieu où tu te trouves pour déposer auprès des tiennes, comme des fleurs tardives, mes propres cendres. » (Paysage avec les oiseaux jaunes)

Mots d'une nudité de lave, échos des naufragés de la mémoire, empathie des désespérés, amour fou pour son fils décédé, ces quelques phrases d'une totale transparence, si proche du vaste indicible devenaient brûlantes et ineffaçables. Elles frappaient en plein front.

Qui était donc José Angel Valente ?

Depuis à partir des notes et des traductions de Jacques Ancet qui aura porté sa parole pendant 27 ans, il chemine vaille que vaille toujours plus profond. Ce poète si proche de Paul Celan qu'il admirait, de Saint-Jean de la Croix et de sa nuit obscure où l'on s'efface, semblait être le témoin de la disparition, des disparitions.

Cette fusion mystique avec l'effacement, non pas pour trouver une divinité transcendante, mais le pur oubli, la pierre à jamais lavée de toute inscription. Comme avec Celan, après la chute finale il ne reste alors qu'une voix, une voix coupante comme la lumière. Obstinée à dire l'invisible. Cette voix semble se rétracter sur le vide déchirant des mots. Elle hèle le vide :

Le temps passe et ne laisse rien. Il emporte, il entraîne beaucoup de choses avec lui. Le vide, il laisse le vide. Se laisser vider par le temps comme les petits crustacés et les mollusques se laissent vider par la mer. Le temps est comme la mer. Il nous use jusqu'à être transparents. Il nous donne la transparence pour que le monde puisse se voir à travers nous ou puisse s'entendre comme nous entendons la sempiternelle rumeur de la mer dans le creux d'un coquillage.

Qui était donc José Angel Valente ?

Né à Orense le 25 avril 1929, José Angel Valente a passé son enfance en Galice avant de monter à Madrid où il fit ses études de Philologie Romane. Il fut membre du département d'Études Hispaniques de l'Université d'Oxford et en 1958 il se fixa à Genève où il travailla comme fonctionnaire des Nations Unies jusqu'en 1975. Par la suite il partagea sa vie entre Genève, Paris et sa maison d'Almeria. Il est mort en juillet 2000.

Il y a un côté apocalyptique dans la poésie si noire de José Angel Valente. Ses recherches mystiques, alchimiques de tous les mystères nimbent ses écrits, les rendent presque initiatiques.

En quête de l'inaccessible, la femme, la vie, les astres, Valente semble tourner autour des mots. Sa poésie procède soit en éclats coupants, soit en spirales élémentaires.

Elle est toujours contemplation douloureuse.

Par fragments brisés, Valente chemine vers le néant.

L'homme s'éclipse. Demeure un reste de présence humaine. Souvenir d'événements déjà lointains. Traces. Suivre la trace qui peu à peu se dissout. Dissolution. Trace. Comme l'escargot laisse derrière lui un reste de bave.

Il est frappant de voir les photos de Valente à sa maturité et à sa fin. La mort a déjà tracé son territoire et tous ses sillons ; Autant à le voir ainsi qu'à le lire, on saisit le corps qui devient transparent, abandonnant sa lumière d'ici-bas pour des dépôts de mémoire des nuits d'ailleurs.

Quelque part Valente constate que « le chanteur n'apparaît pas », certes, mais lui est passé et illuminé de ses fois mystiques il brille à contre-jour des réalités. Il ne cherchait pas la poésie, il ne cherchait même pas l'aube, il cherchait cette lente dissolution des amours et des corps. Observateur impitoyable de la lente corruption des jours, il a glissé vers des rêves à nous impossibles. Peu de colère, mais des mots emplis d'apocalypse, et pourtant la volonté de faire offrande aux humains.

*MAIS toi, mort,
tu ne peux plus pleurer, me pleurer.
Dis-moi. (Insomnie)*

Rarement un poète n'aura œuvré vers sa propre dissolution avec autant de constance. Imprégné des savoirs mystiques, soufis et autres, Valente va vers l'expérience la plus extrême, mettre ses pas dans les pas de la mort, pour enfin comprendre le néant. Il a voulu ouvrir et fermer, fermer et ouvrir les portes :

*J'ai tressé l'obscur
guirlandes des lettres :
j'ai fait une porte :
pour pouvoir fermer et ouvrir :
comme pupille ou paupières, les mondes.(Daleth)*

Fragments de poésie pour un livre futur

Toute son œuvre est une suite de « leçons de ténèbres ».

« La parole du poète et celle du mystique sont une parole dont l'obscurité ne s'illumine que dans son mouvement vers l'intériorité de l'expérience » écrit José Angel Valente dans une préface aux poèmes de Jean de la Croix

Les mots demeurent ainsi des vestiges et lui « le vieux prophète » dresse sa voix contre l'usure qui nous aveugle. Visions ? Expérience d'extase pour saisir l'inconnu ? Voir, ne pas voir au-delà de la nuit ?

Mais quelle importance pour quelqu'un qui avait fait sienne cette citation de son cher Saint-Jean de la Croix :

« Nous autres nous ne cherchons pas à voir, mais à ne pas voir »

Il définissait ainsi la poésie :

*Le poème ne se mesure pas
à sa longueur, mais à
sa capacité à engendrer,
hors de toute mesure, la durée.
Dialogue avec le corps
dans le corps, dans la matière
corporelle (âme-corps) comme totalité.
Écrire depuis l'attente,
non à partir du dire,
mais de l'écoute de ce
que les mots vont dire. L'éclat (1984)*

Il sera cette écoute, cette attente aux aguets et comme le dit René Char : « La poésie est de toutes les eaux claires celle qui s'attarde le moins aux reflets de ses ponts. »

il n'aura pas contemplé le ruissellement de ses mots et de ses images. Il aura voulu naviguer vers la femme si lointaine : « Autour de la femme solaire ne cesse encore de tourner obscur l'univers. », écrit Valente. Il sait que le monde va finir, que sa vie ne sera plus que d'anciennes paroles, que la destruction est en marche pesamment. Il le sait et ne pose aucune question. À quoi bon. Personne pour répondre et même si on ouvrait les entrailles des dieux, nulle réponse n'en sourdrait. Nul secours à attendre :

Et Toi, de quel côté de mon corps te trouvais-tu mon âme, pour ne point me secourir ? (Paysage avec les oiseaux jaunes)

Les ombres cernent tout l'horizon. Son œuvre n'aura été qu'une errance, un long voyage dans les contrées de la douleur sans voix.

Je traverse un désert, et sa secrète désolation sans nom.

L'expérience de la mort le pourchasse. Surtout celle de la mort de son fils Antonio en 1990 et dont il ne se remettra jamais, son ombre ne cesse d'agoniser en lui :

*De ton corps englouti m'arrive, comme jadis ta voix, l'obscur vapeur de la mort.
Avec elle, habite-moi. Que la mort elle-même ne puisse jamais t'arracher à moi.
(Paysage avec des oiseaux jaunes)*

Mais ce n'est pas d'une douleur personnelle dont parle Valente, mais de toutes les douleurs traversées jusqu'au néant :

Tu n'es pas là, je ne suis pas là. Quel corps giratoire que celui du néant.

Il semble tenir le journal de bord de sa propre destruction (Fragments d'un livre futur) et il sera hanté par l'obsession du point zéro, du rien. Pour le recueil qui regroupe ses œuvres, il prendra pour titre symbolique Punto cero (« Point zéro ») (1953-1979) et Material memoria (1979-1992). Cette œuvre est pour lui « descente vers la mémoire de la matière, vers la mémoire du monde ».

Ses bouffées de mémoires, humbles, simples, l'empêchent de perdre pied dans la nuit où il descend. Ce désir de mourir qui parcourt son œuvre est tenu en laisse par les éclats fugitifs de la vie. Et monte une sérénité de l'immobile :

De la nuit est monté un chœur dans une langue impossible à interpréter. Tu as pensé : c'est la véritable chanson, et tu t'es peu à peu dilué, lentement, très lentement, dans le non déchiffrable.

Curieuse expérience mystique sans la moindre foi, mais si proche des religieux :
« Maison, lieu, chambre, demeure : ainsi commence l'obscur narration des temps :
pour que quelque chose puisse durer, fulgurer, être présence : maison, lieu,
chambre, mémoire : le concave se fait main et centre l'étendue : sur les eaux : viens
sur les eaux : donne-leur nom : pour que ce qui n'existe pas existe, se fixe et soit
existence, séjour, corps : le souffle féconde l'humus : les formes s'éveillent comme
d'elles-mêmes : je reconnais à tâtons ma demeure. » (Beth)

Il s'en défendait pourtant, voulant rester ouvert à toutes les métamorphoses :
« Des gens disent « Valente est un poète mystique ». Je ne le suis pas. Simplement
il semble que le schéma que suit le mystique ressemble beaucoup à celui que suit le
poète. Il y a une lettre de John Keats à un ami, de 1820, où il dit que le poète est
comme un caméléon. Il dit que tous les êtres ont un contenu et que, justement, ce
que le poète a à faire c'est le vide à l'intérieur de lui-même pour y laisser entrer
l'univers. Et c'est la même opération que celle du mystique, à ceci près que ce
dernier dit qu'il liquide le moi pour faire entrer Dieu. »

Lui ne voulait pas faire rentrer Dieu en lui, mais sans doute ressusciter son fils.
*Dans mes yeux se presse une soudaine lumière. Comme si ? brusquement, tu
revenais à la vie.*

Orphée descendant aux enfers pour son fils et ne trouvant que le néant:

Lentement. De l'autre côté. Je pouvais à peine alors entendre ta voix.

*...L'HEURE exacte. Tu n'es pas venu au rendez-vous. Absent. Forme finale de ton
espoir aveugle : le vol brisé de la soirée et l'explosion à la fin de tant d'ombre.*

(paysage avec des oiseaux jaunes)

Ce sont ces « Fragments pour un livre futur » qui dans leur dépouillement ultime
nous font croire que nous nous reverrons malgré « la mauvaise visibilité du jour et de
l'heure, la chute de l'année, la fin du temps, l'imperméabilité pugnace des
médiocres »

Ce travail de vigie sur sa propre disparition sera sa dernière ode à sa solitude :

*Il avait maintenant devant lui le possible ouvert au possible et le possible :
et pour ne pas mourir de mort il avait devant lui-même l'éveil.*

Choix de textes

*Valente a pu nous parvenir en langue française au travers des traductions profondes
de Jacques Ancet, qui nous a autorisé à quelques extraits.*

Fragments d'un livre futur (1991-2000)

« SUR le seuil il y a une forme de femme. Frémissement du corps, légère palpitation
du long gris étiré du châle sur lequel se répandent ses cheveux. Je lui ai demandé : -
D'où viens-tu ? Ses yeux se sont perdus dans le soir. J'ai répété : - Où vas-tu ? Et
doucement à son regard elle est revenue. Alors j'ai compris que, sur le seuil, la
femme n'était ni un avant ni un après. Elle n'était pas ; elle était là. Elle était là,
seulement. »

TU dors englouti dans ta nuit. Tu es en paix. Moi je griffe les murs glacés de ton absence, les murs non fissurés par le temps qui ne peut durer sous tes paupières. Toi la cendre. Moi le sang. Feuille légère, ta voix. Pétrifié ce chant. Toi tu n'es même plus toi. Moi, ton vide. Moi, mémoire de toi, léger, lointain, qui ne pourras plus jamais te souvenir de moi.

« TON image mélancolique
sur la vitre si ténue
effacée par la pluie
est l'image d'un enfant
toujours penché au-dedans de lui-même
qui cherche à tâtons l'image brisée
de ce qu'il a voulu être. »

PEUT-ÊTRE dans l'assoiffé, l'obscur, le rapide
déchirement du jour
t'es-tu peu à peu changé en autre chose
limitrophe de toi,
pas toi.
Tu ne te
retrouves pas
si tu reviens à tâtons
au corps qui fut le tien,
au lieu ou avait brûlé
jusqu'au blanc du rêve
le métal de l'amour.
Dépose ton visage
qu'à présent tu ne connais plus.
Laisse fuir tes paroles,
libère-les de toi
et passe lentement
sans mémoire et aveugle,
sous l'arc doré
qu'étend là-haut le vaste automne
comme un hommage posthume aux ombres

Paysage avec des oiseaux jaunes (1991)

Paysage englouti. Je suis entré en toi. En toi je suis entré lentement. Je suis entré pieds nus et je ne t'ai pas trouvé. Tu étais là, pourtant. Tu ne m'as pas vu. Nous n'avions plus aucun signe pour nous dire notre mutuelle présence. Se croiser ainsi, seuls, sans se voir. Oiseaux jaunes. Transparence absolue de la proximité.

LENTES LES LUNES suivent les lunes, comme à la lumière cède la lumière, et aux jours les jours, la paupière tenace au même rêve. Vivre est facile. Difficile survivre à ce qu'on a vécu.

LE CORPS de l'amour devient transparent, usé qu'il fut par les mains. Il porte des couches de temps et d'humides, d'attardés dépôts de lumière. Son miroir est la mémoire où il brûlait. Venir à toi, corps, mon corps, où mon corps repose dans toutes ses salives. En cette nuit, mon corps, illuminée vers le centre de toi, il ne cherche pas l'aube, il n'apparaît pas le chanteur.

NE LAISSEZ PAS MOURIR les vieux prophètes car ils dressent leur voix contre l'usure qui aveugle nos yeux d'obscur oxyde, la voix qui vient du désert, la nudité de l'animal qui sort des eaux pour fonder un royaume d'innocence, la colère qui en ailes déploie le monde, l'oiseau embrasé des apocalypses, les anciennes paroles, les cités perdues, l'éveil du soleil comme la certitude d'une offrande dans la main de l'homme.

LES CUISSSES de la femme étaient longues et humides. Le fin duvet brillait doré au soleil Interminable profondeur sans fond de la peau Quand elle riait son rire paraissait lui faire frissonner le sexe et lâcher dans l'air des bandes d'indéclinables oiseaux. Elle poussait là, me suis-je dit, comme tant d'autres choses de la nature. (Jardin botanique)

SI PEU nous a servi de vivre. Si court le temps qui fut le nôtre pour savoir que nous étions le même. Pendant que le subtil oiseau de l'air incube tes cendres, à peine sur la limite suis-je le mince rebord d'une ombre inexistante.

Bibliographie en français :

Aux éditions José Corti sous la traduction de Jacques Ancet

La pierre et le centre, essais, 1991
La fin de l'âge d'argent, récits, 1992
Au dieu sans nom, poésie, 1992
Paysage avec des oiseaux jaunes, poésie, 1994
Fragments d'un livre futur, 2002

Aux éditions Unes, Traduction Jacques Ancet
Poésie : *Trois leçons de ténèbres*, 1985
Material Memoria, 1986
Intérieur avec figures, 1987
L'éclat, 1987
Mandorle, 1992
Chansons d'au-delà, 1996
Lecture à Ténérife, 1996
Communication sur le mur, 1999

Chez d'autres éditeurs :

Personne, M. Solal, 1997

Poèmes à Lazare : Edition bilingue français-espagnol, traduction Laurence Vigué,
Edition La différence, 2007